

Jonathan Lamy  
Université du Québec à Montréal

## L'accompagnement du froid dans la poésie de Jacques Brault

**Résumé** — Cet article traite de deux figures essentielles et récurrentes dans la poésie québécoise, soit celles du froid et de l'accompagnement. L'auteur tente de les comprendre dans leur réciprocité et de cerner comment elles interviennent à la fois dans la représentation de l'espace, de l'identité et de l'altérité. Il saisit, à partir de deux recueils de Jacques Brault, le réseau métaphorique qui se déploie entre les représentations du froid, du dehors et du paysage ; et celui du dedans, qui fait partie de soi. Le Nord dont il y est question, en plus d'être géographique et imaginaire, participe de territoires intimes, intérieurs ; c'est davantage le Nord qui habite le sujet que celui-ci qui l'habite. Cette relation qui s'établit entre le froid et le soi jette aussi un nouveau regard sur la dynamique de la déambulation, présente chez l'auteur de *Il n'y a plus de chemin*, Jacques Brault, en ce que l'harmonie du monde comme métaphore des sentiments d'un sujet poétique cède la place à un espace où la résistance et la complicité alternent et cohabitent. Cette réflexion trouve sa source dans ce vers de Jacques Brault : « dites aussi qu'un grand froid m'accompagne ».

Les figures du froid et de l'accompagnement sont récurrentes dans la poésie québécoise. L'une est cristallisée par le « Ah! comme la neige a neigé<sup>1</sup>! » d'Émile Nelligan, l'autre, par le poème de Saint-Denys Garneau (« Je marche à côté d'une joie/D'une joie qui n'est pas à moi<sup>2</sup> ») qui clôt les *Regards et jeux dans l'espace*. J'aimerais ici réunir ces deux

---

<sup>1</sup> Émile Nelligan, « Soir d'hiver », *Poésies complètes*, Ottawa, Fides, coll. « du Nénuphar », 1952 [1904], p. 82.

<sup>2</sup> Hector de Saint-Denys Garneau, « Accompagnement », *Regards et jeux dans l'espace* suivi de *Les solitudes*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2001 [1937], p. 85.

Jonathan Lamy, « L'accompagnement du froid dans la poésie de Jacques Brault », Joë Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau [éd.], *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « Figura », 2004.

figures pour penser le froid et ses incarnations comme autant d'accompagnements, intervenant à la fois dans la représentation de l'espace, de l'identité et de l'altérité. Cela, à partir de deux recueils de Jacques Brault : *Moments fragiles*<sup>3</sup> et *L'en dessous l'admirable*<sup>4</sup>. Je tenterai d'y saisir le réseau métaphorique qui se déploie entre les représentations du froid, celui du dehors, du paysage, et celui du dedans.

Le Nord dont il sera ici question, en plus d'être géographique et imaginaire, est intime, intérieur, voire viscéral. Ce Nord que j'habite m'habite également, de la même façon que la ville ou le pays où j'habite font partie de moi, de mes « territoires existentiels<sup>5</sup> », pour reprendre l'expression de Félix Guattari. Le dehors fait partie du dedans, et cela est particulièrement vrai en poésie. Ainsi, même si la température du corps oscille autour de 37°C, le froid y est pourtant présent, de manière symbolique et impalpable certes, mais néanmoins essentielle, puisque sa présence est liée à l'élaboration et à l'énonciation d'un sujet. C'est ce troisième Nord, celui du froid en soi, espace parallèle à celui de la réalité et du territoire, de la fiction et du fantasme, que je tenterai de cerner.

### Le froid en soi

Le sujet du poème est perméable, par tous les pores de sa voix, à ce qui l'entoure et l'environne. Il en est ainsi pour le Nord et pour le froid. Témoignant inlassablement de la relation entre le dedans et le dehors, de leur contiguïté et de leurs métaphores réciproques, la poésie opère en chacune de ses manifestations l'invention d'un espace qui est à la fois intérieur et extérieur, intime et absolu, personnel et transcendant. « Il pleure dans mon cœur/Comme il pleut sur

---

<sup>3</sup> Jacques Brault, *Moments fragiles*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1984, 120 p.

<sup>4</sup> Jacques Brault, *L'en dessous l'admirable*, dans *Poèmes*, Montréal, Éditions du Noroît, 2000 [1975], p. 219-261.

<sup>5</sup> Félix Guattari, *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992, p. 130.

## L'ACCOMPAGNEMENT DU FROID

la ville<sup>6</sup> », écrit Verlaine dans ses *Romances sans paroles*. C'est par ces vers rencontrés au hasard d'un manuel scolaire — dans lesquels la métaphore permet de projeter un sentiment sur un environnement — que Jacques Brault est entré en contact avec la poésie, comme il le relate dans l'article intitulé « Une grammaire du cœur<sup>7</sup> ». Bien qu'il s'agisse là d'une anecdote, elle témoigne du choc bouleversant de la découverte de la poésie qui a résonné en lui à même la frontière entre le dedans et le dehors, lieu où se trame l'aventure et l'expérimentation du poème. Cette expérience consiste en des mots qui, sous les yeux du lecteur, entrent en lui, le traversent et le transportent pour ne jamais le quitter.

Dans ce même recueil d'essais, Jacques Brault écrit à propos de Nelligan et de Saint-Denys Garneau<sup>8</sup>. En plus d'aller à l'encontre d'une analyse qui viendrait engraisser les mythes encore aujourd'hui tenaces entourant ces grands-pères de la poésie québécoise et de n'avoir pas pris une ride en plus de trente-cinq ans, ces commentaires concernent le fameux « Soir d'hiver ». Brault évoque « l'étrange bonheur<sup>9</sup> » qu'il éprouve à la lecture de ce poème apparemment si nostalgique. Le caractère efficace, voire sublime, du vers « Ah! comme la neige a neigé! » repose sur le fait qu'il est triste (dans son propos : « douleur » et « ennui que j'ai, que j'ai ») et, en même temps, jubilatoire (dans la liberté grisante de son expression rythmique et musicale). La poésie, si elle évoque souvent des choses profondément dramatiques ou désespérantes, semble ne pas pouvoir s'empêcher de le faire d'une façon qui recèle, par les images ou les sonorités, une beauté, un espoir, une joie (qui est là même si cette joie «

---

<sup>6</sup> Paul Verlaine, *Fêtes galantes. Romances sans paroles. Poèmes saturniens*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1999 [1874], p. 127.

<sup>7</sup> Jacques Brault, *Chemin faisant*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1995, p. 18.

<sup>8</sup> Il s'agit de « Mon ami Nelligan » et « Saint-Denys Garneau 1968 », *ibid.*, p. 121-127 et p. 137-141.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 124.

n'est pas à moi » et que « je marche à côté » d'elle). Ce paradoxe m'apparaît aussi être celui du froid, qui gèle et brûle, qui coupe, blesse et soigne, qui accable et égaie, et qui peut provoquer tant la torpeur que la colère ou l'excitation.

C'est sur cette ambivalence que j'aimerais aborder, dans la poésie de Jacques Brault, les figures du froid et de l'accompagnement, de même que leur réunion.

Si on me demande par ici  
dites que je m'éloigne sur la route  
mêlant le sel de neige  
au sel de mes larmes  
dites aussi qu'un grand froid m'accompagne<sup>10</sup>

Ce poème, tiré de *Moments fragiles*, est une porte d'entrée dans la poésie de Brault, d'autant plus qu'il est reproduit en quatrième de couverture de *Poèmes*<sup>11</sup>, rétrospective de ses recueils jusqu'en 1990. Il est aussi à l'origine de ma réflexion, par cette image d'« un grand froid » qui « accompagne ». Cette sensation que le froid accompagne le sujet qui s'« éloigne sur la route » rompt avec une représentation du froid contre lequel il faudrait lutter, qu'il faudrait braver pour poursuivre l'éloignement, à la manière des explorateurs polaires. Dans la solitude de ce cheminement, le froid est plutôt *avec* celui qui s'éloigne, posé comme une altérité positive et constitutive du sujet, quelque chose, presque quelqu'un, qui est là alors que le sujet est seul : un compagnon de route.

Sur les traces de Verlaine et de son analogie entre les pleurs et la pluie, il se trame ici une relation intime entre les larmes et la neige, qui se mêlent par l'intermédiaire du sel. Dans le rapport étroit, sinon fusionnel, entre le sujet et le monde, il advient ce que Michaël La Chance nomme, dans

---

<sup>10</sup> Jacques Brault, *Moments fragiles*, op. cit., p. 65.

<sup>11</sup> Jacques Brault, *Poèmes*, op. cit., 408 p.

## L'ACCOMPAGNEMENT DU FROID

son *Carnet du Bombyx*, « la réversion du Dehors dans le dedans<sup>12</sup> ». Lorsqu'il neige, ou que la neige neige dans le poème, elle tombe partout : dehors, sur la fenêtre, et en soi, elle tombe à la fois du ciel et des yeux. Et c'est de la même neige qu'il s'agit. Une neige complice du sujet, comme dans cet autre poème de *Moments fragiles* :

Neige d'un soir           épands-toi partout  
brouille l'air alentour  
que cette vieille angoisse qui me vient  
ne trouve pas son chemin<sup>13</sup>

Le sujet peut s'adresser directement à sa compagne, la neige, qui devient un « tu » à qui il peut faire une requête comme il le ferait à un bon ami, une prière comme celle qu'il enverrait à un dieu pour lui demander de le préserver de l'angoisse. Il souhaite que cette « neige d'un soir », tel un amour d'un soir, brouille le chemin de « cette vieille angoisse ». Ce faisant, l'aspect météorologique des éléments présents dans ce poème est brouillé comme « l'air alentour ». La neige ainsi que le chemin qu'elle recouvre et efface prennent une valeur métaphysique. Comme l'écrit Michel de Certeau à propos de ce qu'il nomme les « énonciations piétonnières » : « le marcheur transforme en autre chose chaque signifiant spatial<sup>14</sup> ». Le poème ne fait pas autre chose. Le chemin ou la route dont il est question sort de la cartographie pour prendre la valeur d'espace, de « croisement de mobiles<sup>15</sup> », pour reprendre une autre expression de Michel de Certeau, qui distingue la fixité du lieu de la mobilité de l'espace. Dans les poèmes de Brault, il n'y a pas de lieu, rien n'est fixe : tout bouge, se meut, s'anime, tout est parcours.

---

<sup>12</sup> Michaël La Chance, *Carnet du Bombyx*, Montréal, L'Hexagone, 2000, p. 145.

<sup>13</sup> Jacques Brault, *Moments fragiles*, op. cit., p. 36.

<sup>14</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Tome 1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001, p. 149.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 173.

JONATHAN LAMY

Un texte du recueil *L'en dessous l'admirable* met également en relation le chemin et le froid. Il débute par :

Le chemin    le chemin noir  
le chemin dur à parcourir  
et droit comme un glaçon de gouttière

Et se termine ainsi :

chemin où je suis de glace  
et vieux  
très vieux  
tout à coup<sup>16</sup>

Le chemin, ses multiples incarnations ou sa négation, est certainement la figure privilégiée dans la poésie de Brault. Le recueil suivant *Moments fragiles* s'intitule d'ailleurs *Il n'y a plus de chemin*. Dans le passage cité, le chemin est « noir », tout le contraire de cet autre chemin recouvert de neige. Il est « dur », difficile — on l'imagine sinueux ou semé d'embûches —, mais il est également « droit ». La comparaison avec « un glaçon de gouttière » déborde de la forme de ce chemin, parce qu'à la fin, c'est le sujet lui-même qui, perméable au chemin et à sa froidure, est « de glace ». Être de glace, c'est être insensible, détaché et distant. Mais ici, être de glace, c'est aussi être fragile, cassant, comme un « glaçon de gouttière ». L'insensibilité glaciale est trouée et renversée par ce sentiment d'être « vieux/ très vieux/ tout à coup ». Vieux comme l'angoisse, comme la glace, qui semblent venues d'une ère géologique lointaine.

---

<sup>16</sup> Jacques Brault, *L'en dessous l'admirable*, op. cit., p. 246-247.

## L'ACCOMPAGNEMENT DU FROID

Au début était le froid

Il existe une antériorité du froid, en particulier de la glace et plus encore en sol québécois, qui était entièrement recouvert de glace il y a un peu plus de 10 000 ans. Le poème témoigne de cela : le froid vient d'avant, avant l'Histoire et avant l'Homme. Si le ventre maternel est l'origine chaude de l'être, la glace est l'origine froide du monde, de la terre. Ainsi, dans *L'en dessous l'admirable*, Brault écrit :

pas de mots et pas de silences là ni même absence  
quelque chose rien comme un froid d'avant le monde

Et à la fin du même poème :

un non-sens comme fumée d'hiver debout sans bouger<sup>17</sup>

Dans le néant, l'absolue absence de l'être, « là » où il n'y a ni « mots », ni « silences », « ni même absence », reste non pas le froid, mais « quelque chose rien comme un froid d'avant le monde ». Cette origine serait également ce qui persiste et résiste quand il n'y a rien, plus rien. Comme le silence, qui précède, traverse et suit le poème. Un froid primordial qui est non seulement de glace, insensible, mais inattaquable, inaltérable. Depuis avant le monde, il est là, ici et partout, encore et à jamais. Ce n'est pas de Dieu, mais du néant qu'il s'agit, un néant froid.

En filigrane des textes de Brault se profile cette question : l'absurdité de la vie et son indépassable insignifiance seraient-elles froides? Car ce « froid d'avant le monde » n'a pas de sens. Face à toute entreprise d'interprétation, il reste de glace, « debout sans bouger », comme le sujet du poème qui laisse l'air chaud de ses poumons devenir buée dans l'air froid de l'hiver. Cette buée qui sort de la bouche n'est pas un

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 233.

JONATHAN LAMY

mot, ni un silence, « ni même absence », et elle n'a aucun sens, ne communiquant, ne disant, ne signifiant rien. Elle est là, c'est tout, fluctuant ce qui debout ne bouge pas, « non-sens » parmi le plus vaste non-sens. Comme Michel Camus l'évoque dans *Transpoétique* :

Immobilité absolue et mouvement relatif (ou énergie) coexistent comme le non-temps et le temps, le non-monde et le monde, le non-lieu et l'espace dans une *troisième dimension* poétique, selon l'expression de Roberto Juarroz<sup>18</sup>.

La neige épouse ce mouvement fait d'immobilité, et le sujet de *Moments fragiles* en fait autant :

Il pleuvait il neigeait    comme aujourd'hui  
que faisais-je    enfant immobile    au bord  
de la rue    je voyageais<sup>19</sup>

La route où s'éloigner, le chemin à parcourir et, ici, la rue où voyager sont bordés de neige, de glace, de froid. Dans l'espace brouillé par le voyage cosmique de la neige, le « bord de la rue » mène au bout du monde, au bout de soi. La rue, comme « signifiant spatial », ainsi que le souligne Michel de Certeau, est transformée. Son sens a éclaté comme un nuage gorgé de neige et se disperse dans ce qui devient un espace de voyage, de souvenirs et de rêve. C'est ce qu'écrit Michel Camus dans un de ses *Aphorismes sorciers* :

Marcher dans la rue comme si l'on marchait à  
l'intérieur de l'âme infinie du monde avec la  
conscience de notre fragilité : un coup de froid peut

---

<sup>18</sup> Michel Camus, *Transpoétique. La main cachée entre poésie et science*, Montréal, Trait d'union, coll. « Spirale », 2002, p. 105.

<sup>19</sup> Jacques Brault, *Moments fragiles*, op. cit., p. 15.



## L'ACCOMPAGNEMENT DU FROID

nous emporter ailleurs, non pas hors du monde, mais  
à l'intérieur de l'inconnaissable<sup>20</sup>.

Le mouvement du voyage, du parcours, du poème, est fouetté par ces « coup[s] de froid ». Voyager sans bouger, à l'image du « piéton immobile », pour reprendre le titre d'un recueil de José Acquelin<sup>21</sup>, dans la rue ou dans la neige, c'est se laisser imprégner du subtil mouvement du monde, communier, tourner avec la terre, imperceptiblement.

Dans cette posture, le tout près et le très loin se confondent, et les souvenirs surgissent. Évoquant les « sentiers d'enfance et de souffrance », Brault écrit :

je vous ai suivis avec même poussière aux yeux  
jusqu'au bout là où l'ailleurs  
ce n'est pas loin pas plus loin  
qu'un gel soudain au bord des larmes<sup>22</sup>

Tout chemin parcouru ramène sans cesse le sujet à lui-même, le dehors au dedans, la neige, ou ici le gel, aux larmes. Car le froid qui peut être connu, éprouvé, est celui qui pique les joues, celui qui fait larmoyer, sans doute pour ne pas que les yeux gèlent, et cassent quand les paupières se ferment. Le bout de soi se trouve au bout du chemin, au terme de ces « sentiers d'enfance et de souffrance ». C'est pour cela que le sujet marche, qu'il s'éloigne sur cette route où un « grand froid [l']accompagne », en quête de cet ailleurs qui est en soi, mais qui a besoin d'un espace pour éclore. Le fin fond de cet ailleurs, comme en témoignent les poèmes de Brault, est au coin de l'œil, mais un « bout » ou un « ailleurs

---

<sup>20</sup> Michel Camus, *Aphorismes sorciers*, Paris, Éditions du Rocher, coll. « Transdisciplinarité », 1996, p. 46.

<sup>21</sup> José Acquelin, *Le piéton immobile* suivi de *Passiflore*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 93 p.

<sup>22</sup> Jacques Brault, *Moments fragiles*, op. cit., p. 97.

» est nécessaire pour faire jaillir et résonner le fond de soi à travers le « fond du froid<sup>23</sup> ».

### Marcher le froid

Le froid incarne la tension et l'osmose métaphoriques entre le sujet et le monde, et les courants chauds de l'être et les courants froids du dehors se résistent (pour ne pas que le sujet gèle) et se mêlent (parce que le froid fait partie de soi). L'immobilité, par une température extrêmement froide, peut être mortelle. En même temps, le froid fait prendre conscience de son corps, comme s'il en traçait plus nettement les contours, à cause de la différence de température. Pour survivre au froid, il faut mettre le corps en mouvement, marcher. David Le Breton, dans son *Éloge de la marche*, souligne que « la marche est ouverture au monde [tout en étant] souvent un détour pour se rassembler soi<sup>24</sup> ». Cette relation établie par la marche entre le monde et soi éclaire le principe même de la déambulation, très présente dans les textes de Brault. Ce mouvement d'ouverture et de recueillement m'apparaît aussi s'appliquer à toute forme d'exploration, parce que la quête qui fonde le parcours consiste à se découvrir soi-même, dans l'épreuve de ses propres limites notamment, à travers la découverte d'espaces inconnus ou difficilement accessibles.

Le poème épouse cette mobilité essentielle, faite de perméabilité et de résistance, de combat et d'accompagnement. Pour David Le Breton, « la marche [...] fraie un chemin non seulement dans l'espace, mais en soi, elle mène à parcourir les sinuosités du monde et les siennes propres dans un état de réceptivité, d'alliance<sup>25</sup> ». C'est un pacte entre un sujet et l'espace, que scellent la marche et le

---

<sup>23</sup> Jacques Brault, *L'en dessous l'admirable*, op. cit., p. 253.

<sup>24</sup> David Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, coll. « Essais », 2000, p. 11.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 162.

## L'ACCOMPAGNEMENT DU FROID

poème, et où, comme l'écrit encore Le Breton, la « géographie du dehors [...] rejoint celle de l'intériorité<sup>26</sup> ». Cette étreinte est plus difficile, mais aussi plus nette, lorsque ce dehors est froid, puisque la différence entre « les sinuosités du monde et les siennes propres » est davantage marquée. Mais cela n'empêche pas le sujet d'évoquer l'extérieur pour s'exprimer ou, inversement, de ramener le monde à l'intérieur pour le penser, le dire, le mettre en images :

Images d'un amour amer  
s'assemblent neiges muettes<sup>27</sup>

Cependant, ce n'est pas un sentiment d'harmonie qui se dégage de cette relation entre le sujet et le paysage. L'amalgame qui s'y forme ressemble plutôt à une boule dans la gorge, où la neige et l'amour se mêlent, et laisse sans voix, amer et muet :

vérité fichue en travers  
de la gorge comme un pic à glace<sup>28</sup>

Certaines images dans la poésie de Jacques Brault, à la manière d'un vent glacial, clouent le lecteur, le transpercent. Elles lui restent « en travers de la gorge », en travers des yeux, y forment une invisible couche de glace, un « gel soudain » qui, en le figeant dans sa contagieuse crispation, le bouscule et l'emporte jusqu'à son propre mutisme, ses souvenirs, ses origines. Elles font l'effet de ce « coup de froid » dont parle Michel Camus :

À défaut de bruit quand elle tombe  
la neige  
fait mal<sup>29</sup>

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>27</sup> Jacques Brault, *Moments fragiles*, op. cit., p. 99.

<sup>28</sup> Jacques Brault, *L'en dessous l'admirable*, op. cit., p. 229.

Ce qui neige dans le poème est silencieux, irréversiblement muet. C'est le silence et son origine glacée qui poudrent et tombent de ses mots, s'immiscent dans le sujet, de tout l'indicible et de toute la douleur que véhiculent le poème dans ses neiges et ses larmes mêlées. Mais la neige aussi peut souffrir, saigner, compagne fidèle jusque sur les sentiers de la douleur. C'est ce qui advient quand, inversement à « la réversion du Dehors dans le dedans » dont parle Michaël La Chance, c'est le dedans qui se projette sur le Dehors, le sujet qui vient englober le paysage et le monde. Ainsi, dans *Moments fragiles*, « même la neige la plus durcie ne cache pas ses blessures<sup>30</sup> ».

Si la neige peut masquer et brouiller l'air, faire en sorte que l'angoisse ne s'y retrouve plus, recouvrir et cacher le chemin, la neige n'a pas de masque. Elle est toujours nue, « ne cache pas ses blessures », des blessures blanches, muettes, tout le contraire du sang et des cris. C'est d'un autre mal, d'une autre nostalgie qu'il s'agit. Dans le silence de la neige et du poème, derrière la dureté, la glace, le rythme ou la musique se cachent des entailles millénaires, des grottes profondes. Des blessures qui accompagnent le sujet, non pas comme la joie « à côté » de moi, mais en lui, comme le froid. La joie est pourtant là, dans l'accompagnement du froid. Marcher, même lorsque le marcheur est épris de peine, de douleur ou d'ennui, fait du bien. Et si la neige « fait mal », elle peut aussi être source de joie, d'émerveillement. Son vent à la fois calme et ravive ces plaies qui suintent et d'amour et de souvenirs, qui font sourire, qui font pleurer.

Transpirant de silence, le froid fait se chevaucher la douleur, l'espoir et la joie, qui font mal et font vivre, grelottant d'un même murmure, dévastateur et léger, d'un même écho :

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>30</sup> Jacques Brault, *Moments fragiles*, op. cit., p. 27.

## L'ACCOMPAGNEMENT DU FROID

le vent froid me chevauche les épaules  
et je pousse un soupir où grelotte un rire léger<sup>31</sup>

Soupir, claquement de dents et rire mêlés, comme un sifflement triste qui répand son bonheur dans l'espace et ses parcours alors « que je m'éloigne sur la route/mêlant le sel de neige/au sel de mes larmes » et que le marcheur, chevauchant, jamais seul puisqu'il s'ouvre au monde et que le monde s'ouvre à lui, se retourne et lance comme un adieu : « dites aussi qu'un grand froid m'accompagne ».

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 99.